

Rakhshan Bani-Etemad

NOS TEMPS



Documentaire, 2002, 75 minutes

En 2001, Rakhshan Bani-Etemad décide de filmer la campagne présidentielle en Iran. Elle suit les activités et l'enthousiasme d'un groupe de jeunes qui soutiennent Mohammad Khatami, le président réformateur qui se représente. En parallèle, elle rencontre certaines des quarante-huit femmes candidates, dont les candidatures sont toutes refusées par le pouvoir. Elle se lie avec l'une d'entre-elles, Arezoo Bayat, une veuve de vingt-cinq ans, qui nous entraîne dans son éprouvante vie de femme seule, en quête d'un logement.

Désir #17 de film

Des ateliers organisés par les auteurs & réalisateurs de l'ARBRE, en collaboration avec la Direction Régionale de la Jeunesse, des Sports et de la Cohésion Sociale Bretagne (DRJSCS), Films en Bretagne et avec le soutien du Conseil régional de Bretagne.

Cette rencontre a eu lieu à Rennes le 11 février 2003 durant le Festival Travelling Téhéran qui a programmé quatre des films de Rakhshan Bani-Etemad. Elle s'exprime en persan ; elle est traduite par le musicien franco-iranien Christophe Rézaï.

Rakhshan Bani-Etemad

NOS TEMPS

Désir de film # 17- p 2

Peu connue en France, Rakhshan Bani Etemad est une réalisatrice très populaire dans son pays, l'Iran. Sans doute la femme cinéaste la plus célèbre. Ses films NARGESS, LE VOILE BLEU ET SOUS LA PEAU DE LA VILLE ont rencontré un large succès public et été primés dans plusieurs festivals internationaux. Surnommée la "Ken Loach iranienne" pour les thématiques très sociales qu'elle aborde, cette réalisatrice téhéranaise alterne depuis une quinzaine d'années la fiction et le documentaire, indifféremment. Au fil des années, rusant avec la censure, elle parvient à raconter dans ses films les inégalités hommes-femmes, les aberrations du bureaucratisme, les dégâts de l'addiction à l'héroïne (très répandue en Iran), l'hypocrisie et la corruption au sein de la société islamique. Elle dit : "Pour moi, le cinéma n'est pas une fin en soi mais un moyen approprié pour dépeindre le monde qui m'entoure, pour dénoncer les injustices et les tabous au sein de la société iranienne." La diffusion de l'œuvre de cette élégante quinquagénaire est un bon baromètre du degré de liberté d'expression en Iran. Durant le règne du réformateur Mohammad Khatami, Président de 1997 à 2005, tous les films de R. Bani Etemad obtenaient leurs visas de sortie, moyennant le respect de quelques règles basiques : pas de femmes non voilées même dans les scènes d'intérieur, pas d'étreintes, pas d'attaque contre la religion... Cette relative liberté pour les cinéastes a été progressivement laminée avec l'arrivée au pouvoir du très conservateur Mahmoud Ahmadinejad en 2005. Depuis cette date, aucun des films de la cinéaste n'est sorti en salle dans son pays. MAINLINE tourné en

© Gwenaél Saliou - Festival Travelling



2006 aura mis cinq ans à arriver jusqu'à nos écrans. En 2009, avant les élections, Rakhshan a tourné son dernier documentaire : NOUS SOMMES LA MOITIÉ DU PEUPLE IRANIEN, dans lequel elle fait parler des femmes de leurs conditions. Faute de pouvoir le sortir en salle, elle l'a mis en ligne, téléchargeable gratuitement. Mais comme le pouvoir ferme régulièrement les accès à Internet, elle en est revenue

à l'ancienne méthode : les copies DVD circulent désormais sous le manteau. Aujourd'hui, en Iran, la marge de manœuvre des cinéastes est très réduite. L'exemple de Jafar Panahi, condamné à six ans de prison juste pour avoir filmé sans autorisation, rend désormais très périlleuse toute tentative de tournage en liberté.

PHILIPPE BARON, février 2011

Rakhshan Bani-Etemad

NOS TEMPS

Désir de film # 17- p. 3

« Hier soir, nous
avons tous vu votre
film OUR TIMES »

Rennes, février 2003

PHILIPPE BARON

Hier soir, nous avons tous vu votre film OUR TIMES. Comment vous en est venue l'envie ? Était-ce longtemps avant les élections présidentielles ? Y a-t-il eu une longue maturation, beaucoup d'écriture, ou pas ?

RAKSHAN BANI ETEMAD

Au mois de mars 2001, trois mois avant les élections, j'avais l'impression qu'il ne se passait rien autour de la préparation de ces élections. En avril, j'étais aux USA et tout à coup, j'ai appris qu'il y avait 711 candidatures à la présidence. Rien que ce chiffre m'est apparu incroyable. Puis quelques mois avant les élections, Mohammad Khatami a annoncé sa candidature. Le fait qu'il se représente a bouleversé le climat des élections, surtout auprès des jeunes. J'étais alors à Londres, et j'ai décidé de revenir rapidement pour faire un film documentaire sur ce qui se passait. Un jour avant mon retour, j'ai acheté la caméra PD 150 et pendant tout le voyage je pensais au film tout en me familiarisant avec cette nouvelle caméra. Mais jusqu'au moment où l'on a commencé à tourner, je n'avais pratiquement pas écrit ou même pensé à ce que je voulais dire. Une chose est sûre : je voulais

montrer les jeunes, parce qu'ils constituaient les seuls qui aient un dynamisme, un engouement et une véritable implication dans les élections. Et je cherchais une manière de montrer cette dynamique. J'ai donc commencé à me renseigner sur les quarante-huit femmes qui se présentaient parmi les 711 candidats. Les choses importantes pour moi dans ce projet de film étaient donc : la jeunesse et les femmes. Jusqu'à quinze jours avant les élections, je n'avais trouvé ni les femmes, ni la manière ou l'endroit pour montrer les jeunes. Dans le même temps, je savais que ma fille militait pour les élections, mais je ne m'y intéressais pas réellement, peut-être même ne l'avais-je pas prise au sérieux. Lorsqu'elle m'a annoncé qu'elle allait participer à l'ouverture de la permanence de la campagne de Khatami, je ne l'ai pas vraiment crue. Puis j'ai entendu quelques conversations téléphoniques et je me suis aperçue alors qu'elle cherchait vraiment un lieu pour établir cette permanence. En tant que mère, j'étais anxieuse de ce qu'elle voulait faire, mais je me suis rendu compte que sa démarche rentrait tout à fait dans ce que je cherchais pour mon film. En plus, les amis de Baran, ma fille, sont des gens qui aiment et connaissent un peu le cinéma. Je savais donc que la présence d'une caméra parmi eux ne les gênerait pas.

Rakhshan Bani-Etemad

NOS TEMPS

Désir de film # 17- p 4

Avec l'activité de cette permanence et la recherche des quarante-huit femmes candidates à la présidence, je suis rapidement arrivée à la nécessité d'avoir deux équipes de tournage. C'est à ce moment là que j'ai découvert Arezoo, une des quarante-huit femmes, et que j'ai décidé de me centrer sur elle. Je dois avouer que j'étais un peu perdue, parce que j'avais deux climats radicalement différents et je ne savais pas du tout comment j'allais les lier. J'étais en train de faire deux documentaires différents. Dans l'un, la caméra suivait un groupe de jeunes avec beaucoup de mouvement, et dans l'autre cas, je devais me focaliser sur Arezoo, la caméra devant être plus discrète.

PHILIPPE BARON

Est ce que vous n'avez pas été tenté de faire deux films différents ?

RAKSHAN BANI ETEMAD

J'y ai pensé, mais comme le sujet était le même : les élections, je savais qu'il fallait les lier pour faire un seul film. Au niveau du tournage, c'était deux ambiances très différentes. Avec ma fille et ses amis j'étais très à l'aise, je savais que la présence de la caméra leur était égal. Tandis qu'avec Arezoo, dans la séquence de l'agence immobilière, par exemple, j'étais obligée de me présenter comme membre de la famille d'Arezoo, et le caméraman avait la caméra sur le côté, mais sans perche, il ne fallait absolument pas créer un climat de tournage pour ne pas interférer sur la réalité. Pour toutes les séquences où nous avons été obligés d'utiliser le micro de la caméra, il nous a fallu ensuite amplifier le son pour le rendre audible. La ligne directrice de mon film s'est précisée lorsque j'ai commencé à mieux connaître Arezoo. Je savais que j'allais la suivre dans sa recherche de logement, mais sans connaître

le dénouement : happy end si elle trouvait, situation dramatique si elle ne trouvait pas. J'avais donc un doute sur la fin du film. La scène finale où l'on la voit mise à la porte de son travail s'est passée avant. Dans le film, on a l'impression qu'elle a trouvé un logement puis est licenciée, alors que dans la réalité elle s'est fait licencier alors qu'elle n'avait pas encore trouvé de maison. Au début, la construction, l'écriture du film était parallèle au tournage. Plus je tournais, plus le film se structurait. Cela correspond aussi à la période où j'étais très impliquée dans les problèmes d'Arezoo. À un certain moment j'avais même décidé de l'aider à trouver de l'argent. Dans le film, la recherche du logement n'est pas très longue, alors que pendant le tournage cela a pris beaucoup de temps. À plusieurs reprises, j'ai été tenté de me dire : je me fous du film, trouvons d'abord un logement pour Arezoo !

BRIGITTE CHEVET

Au niveau de la production, et du financement, comment cela se passe lorsque vous décidez de faire un film ? Est-ce que la télévision fait un pré-achat, une coproduction ?

RAKSHAN BANI ETEMAD

Le documentaire en Iran n'a rien avoir avec les films de fiction. Rien à voir non plus avec ce qui se passe ici en France. La télévision représente le gouvernement, elle est très conservatrice. Il n'y a pas de création libre à la télé en Iran. Tout ce que diffuse la télévision est contrôlé. Parmi les réalisateurs de documentaire à caractère social, très peu peuvent travailler avec la télévision. Un film comme *OUR TIMES*, la télévision n'a aucun intérêt à le montrer. Depuis très longtemps j'ai des problèmes avec la télévision. Plusieurs de

Rakhshan Bani-Etemad

NOS TEMPS

Désir de film # 17- p. 5

mes films ont été diffusés, mais à la fin du générique mon nom avait disparu !

EMMANUEL AUDRAIN

Ce film là, OUR TIMES, avec deux équipes de tournage, deux caméras, comment as-tu pu le financer ?

RAKHSAN BANI ETEMAD

C'est moi-même qui ai acheté la caméra, ainsi que le banc de montage. Si j'avais dû louer le matériel, je n'aurais pas pu faire ce film. Pour un documentariste, avoir une caméra et une possibilité de montage, c'est comme avoir un stylo pour un écrivain.

EMMANUEL AUDRAIN

Pour nous aussi !

RAKHSAN BANI ETEMAD

D'autant plus que je passe beaucoup de temps au montage.

PHILIPPE BARON

Cela doit être frustrant de ne pas pouvoir diffuser ses films à la télévision. Combien de personnes ont pu voir OUR TIMES en Iran ?

RAKHSAN BANI ETEMAD

En effet, c'est très frustrant d'avoir très peu de spectateurs. Mais c'est le sort de tous les documentaristes iraniens. Les documentaires sont parfois diffusés dans les universités, sinon on se passe les films entre nous. C'est pour cela que pour *OUR TIMES*, j'ai voulu faire autre chose. J'ai décidé, de passer ce film en 35mm, en le kinéscopant, de façon à pouvoir le passer dans les salles de cinéma.

J'ai fait un autre documentaire dont le sujet est la drogue. Pour cela j'ai été parrainé par un organisme et comme la télévision ne voulait pas le diffuser, on a fait des copies vidéo qui ont été diffusées un peu comme les copies de films

étrangers, c'est-à-dire sous le manteau. C'était un film destiné aux familles de toxico notamment, il fallait qu'ils le voient.

OUR TIMES sort en salle à Téhéran aujourd'hui même ! (Le 11/02/03, date de cet entretien - ndlr). Je vous demande de prier, parce que c'est le premier documentaire qui sort en salle à Téhéran !

JEAN-FRANÇOIS LE CORRE

Cette distribution clandestine, est-ce qu'elle touche un public important ?

RAKHSAN BANI ETEMAD

Dans le cas de ce film sur la drogue, produit ou plutôt soutenu par un organisme de prévention, lorsque les familles venaient de rencontrer des conseillers, on leur donnait une K7 vidéo. Mais il n'y avait pas de réseau de diffusion organisé.

JEAN-FRANÇOIS LE CORRE

Comme il n'y a pas de diffusion en salle ou à la télévision, les producteurs et les réalisateurs de documentaires ont-ils pris l'habitude d'utiliser des modes de diffusion clandestin ?

RAKHSAN BANI ETEMAD

Les documentaristes font leurs films et se les montrent entre eux. Pour ce film sur la drogue, je n'avais pas les moyens financiers de faire des copies. C'est ce parrainage qui a permis de les faire. Un documentariste n'a pas suffisamment d'argent pour s'offrir même une diffusion alternative.

OUR TIMES est diffusé dans six salles de cinéma et je suis persuadée que s'il reste plus de trois semaines à l'écran, c'est une porte ouverte pour d'autres documentaires.

Rakhshan Bani-Etemad

NOS TEMPS

Désir de film # 17- p 6

PHILIPPE BARON

Je voudrais revenir un peu en arrière. Tout à l'heure nous disions que dans OUR TIMES, il y a un peu deux films dans un. Classiquement, je pense que l'on aurait fait un montage parallèle, en gardant le suspense des élections pour la fin. Alors que là, dès le milieu du film, on sait que Khatami a gagné les élections. Pourquoi avez-vous fait ce choix ?

RAKSHAN BANI ETEMAD

Au cours de l'année de montage que j'ai passé sur OUR TIMES, j'ai essayé plusieurs formules. J'ai effectivement essayé ce montage parallèle où les deux histoires sont mixées, mais cela ne donnait pas un bon résultat. En fait, la dynamique des élections se passait plutôt dans le nord de Téhéran, alors qu'Arezoo vivait dans le sud, il n'y avait pas cette énergie, les gens n'étant pas aussi impliqués dans les élections. (Les quartiers nord de Téhéran sont huppés, les quartiers sud très populaires - ndr!) Chaque fois que j'essayais de mixer les deux, il y avait un décalage trop important, entre ces jeunes qui courraient pour les élections et la vie d'Arezoo.

PHILIPPE BARON

Je trouve que ce choix est intéressant. Ce que j'en ai retiré, c'est l'effet d'une adresse à votre fille : dans une première partie, vous partagez et rendez hommage à son enthousiasme ; et dans une seconde partie, il m'a semblé que vous lui dites : maintenant je vais te montrer ce que c'est que la condition de la femme à Téhéran, d'où ce portrait assez sombre d'Arezoo.

RAKSHAN BANI ETEMAD

Même si les deux milieux sont très différents, je voulais montrer que les deux ont au même âge la même énergie, mais la dureté de

la vie fait qu'à l'âge de vingt-cinq ans, une femme peut-être broyée comme l'est Arezoo. Oui, c'est bien une façon de m'adresser à ma fille, même si ce n'était pas mon objectif principal.

EMMANUEL AUDRAIN

On sent que ce film, tu l'as cherché au tournage et autant au montage. C'est cela qui est fort.

RAKSHAN BANI ETEMAD

C'est pour cela que j'aime le genre documentaire. À chaque instant, on ne sait pas ce qui va se passer. On est constamment à la recherche de l'histoire, de la construction. Le contraire de la fiction où tout est pensé à l'avance. Dans le documentaire, tout évolue au cours du montage. Cela fait quarante-huit ans que je vis à Téhéran, et si on me demandait de faire un film qui présente cette ville, je serais incapable de dire par quel bout le prendre. Alors que Philippe Baron¹ est venu quelques semaines à Téhéran et la vision qu'il en a est tout à fait belle, tout à fait vraie. C'est cela la magie du documentaire.

C'est cette recherche pas à pas qui est superbe, qui fait la magie et l'exaltation du documentaire.

PHILIPPE BARON

La prochaine fois que vous venez à Rennes, il faut que vous filmiez la ville.

RAKSHAN BANI ETEMAD

Pourquoi pas ? Actuellement, je suis en train de faire un travail croisé avec les USA. Il y a des jeunes qui filment des scènes de leur vie, de leurs passions et il y a des jeunes à Téhéran qui font la même chose. Ils envoient les images et ils continuent à travailler. Ce serait très intéressant de faire ce même type d'expérience avec la France. Si vous voulez le faire !

Rakhshan Bani-Etemad

NOS TEMPS

Désir de film # 17- p. 7

HUBERT BUDOR

Hier soir, avant OUR TIMES, j'ai eu le plaisir de voir LA DAME DE MAI. C'est une fiction, dans laquelle l'écriture documentaire est très importante. Votre regard est vraiment celui d'une documentariste. Comment la fiction arrive à un moment dans votre regard ?

RAKSHAN BANI ETEMAD

C'est lié à la situation du documentaire en Iran. Si l'environnement de production et de distribution qui existe pour les films de fiction existait aussi pour le documentaire, je ne me serais jamais intéressée à la fiction. Mais il n'y a jamais de possibilité de voir les films documentaires en Iran, même si depuis un an, on peut espérer que les choses sont en train de changer. La plupart des documentaristes ont donc dû se tourner un jour ou l'autre vers la fiction, tout simplement pour que leur travail soit vu.

HUBERT BUDOR

LA DAME DE MAI est l'histoire d'une femme cinéaste qui fait du documentaire et s'intéresse beaucoup à la condition des femmes, notamment des mères, en Iran. C'est peu vous ! On a vraiment l'impression que vous faites du documentaire avec un habillage de fiction, c'est votre stratégie ?

RAKSHAN BANI ETEMAD

Vous avez raison. J'ajouterais même que dans LA DAME DE MAI, il y a un mélange de personnages de documentaires que j'ai réalisés auparavant, et des personnages de fiction, réminiscences de personnages du FOULARD BLEU et de NARGESS. Et les acteurs sont filmés comme dans un documentaire. Je leur demande de

jouer de façon documentaire, pas pour jouer un rôle, c'est ma façon de les diriger.

HUBERT BUDOR

En France, on parle beaucoup de l'Iran à travers son cinéma. Le Festival "Travelling" de cette année est là pour le prouver. On a l'impression d'une liberté d'expression dans ce cinéma, en fiction comme en documentaire. Est ce que les dirigeants iraniens mettent en avant cette liberté ? Est ce que ce n'est pas une vitrine qui permet de mieux masquer le reste ?

RAKSHAN BANI ETEMAD

Je reste persuadée que le gouvernement n'aime pas trop les bons films iraniens ! Il ne fait d'ailleurs rien pour favoriser le travail des réalisateurs. La société iranienne est très complexe. La censure n'est pas écrite, elle change, elle est interprétable. Comme elle n'est pas fixe, elle est en train de reculer grâce aux réalisateurs qui la repoussent. Depuis l'arrivée de Mohammad Khatami à la présidence, cette censure est moins dure, on peut s'arranger.

Pendant la Révolution, beaucoup de salles de cinéma ont été incendiées ou transformées en restaurants, ou en pharmacies. Cependant, dans le gouvernement il y a eu trois ou quatre personnes, pas plus, des penseurs, des intellectuels, des religieux qui ont senti qu'il fallait faire quelque chose et qui ont permis au cinéma de refaire surface. Si ces personnes, qui ont élaboré des plans de sauvegarde du cinéma, n'avaient pas été là, peut-être que le cinéma aurait disparu en Iran. Si l'on veut comprendre le rôle du gouvernement dans le cinéma, il faut se souvenir

¹ En 2003, Philippe Baron a co-réalisé avec Brigitte Chevet, TRAVELLING TÉHÉРАН, documentaire sur le cinéma à Téhéran, à l'occasion du Festival Travelling de Rennes.

Rakhshan Bani-Etemad

NOS TEMPS

Désir de film # 17- p 8

de ces trois ou quatre personnes. De plus, s'ils ont fait cela ce n'était pas pour appliquer une politique, c'était parce qu'ils avaient du pouvoir et qu'ils aimaient le cinéma. Ensuite, il y a eu Khatami, qui avant d'être président a été durant quelques années ministre de la Culture. Si l'on veut parler du rôle du gouvernement iranien dans l'histoire du cinéma, c'est un point clé.

Et en France, comment se structure le cinéma documentaire ? Qui produit ? Qui finance ? Y en a-t-il dans les salles de cinéma ?

JEAN-FRANÇOIS LECORRE

Dans les années 80, la télévision a capté tout le cinéma documentaire, essentiellement pour des raisons économiques. Le documentaire en salle n'existait pratiquement plus. Mais depuis deux ans, on recommence à produire des films documentaires pour les sortir en salle. Jusqu'en 2002, lorsqu'un documentaire sortait au cinéma, il y avait entre cinq et quinze copies du film qui circulaient en France, la moitié sur Paris, l'autre moitié en province. Au Festival de Cannes 2002, il y avait deux documentaires : *ÊTRE ET AVOIR* de Nicolas Philibert et *BOWLING FOR COLUMBINE* de Mikael Moore. Les deux films ont eu du succès. Deux distributeurs ont alors décidé de les sortir, avec 130 copies chacun. *BOWLING FOR COLUMBINE* a fait près de 100 000 entrées en France, *ÊTRE ET AVOIR* en est à 1,7 million de spectateurs. Ce qui fait que ce film va peut-être devenir, pour l'exploitation en salle, le film le plus rentable de toute l'histoire du cinéma.

RAKSHAN BANI ETEMAD

L'an dernier, j'ai proposé *OUR TIMES* au Festival de Cannes, mais on m'a répondu que comme c'était un film documentaire, on ne pouvait pas faire grand chose pour lui. *BOWLING FOR COLUMBINE* est probablement passé après !

JEAN-FRANÇOIS LE CORRE

Ce qui est important, c'est que ces deux films ont redonné l'envie de documentaire, d'abord aux exploitants des salles, qui n'y croyaient pas. Le public a repris le chemin des salles pour aller voir des documentaires, alors qu'il y en a dix par jour qui passent à la télévision.

PHILIPPE BARON

Pour revenir à OUR TIMES, dans le film, le personnage d'Arezo pleure beaucoup. Personnellement, j'ai du mal à monter des images de gens qui pleurent. Pourtant, dans ce film, cela ne m'a pas gêné. Comment faites-vous le choix ? À quel moment suis-je voyeur, à quel moment est-ce trop ?

RAKSHAN BANI ETEMAD

Je n'aime pas montrer la faiblesse des gens, que ce soit dans le documentaire ou dans la fiction. Dans *NARGESS* comme dans *LE FOULARD BLEU*, je montre toujours les personnages dans une situation de force. Ce sont des gens qui affrontent leurs difficultés sans faiblesse. Pour Arezo, c'est bien le cas : malgré tous les malheurs qui lui arrivent, elle garde un calme et une sérénité incroyable. J'ai choisi de montrer ses larmes à un moment ou moi-même, derrière la caméra, je ne pouvais pas arrêter les miennes. Il fallait donc que je les montre. Au moment où je tournais la séquence dans laquelle elle est licenciée par son patron, j'étais prête à arrêter le film pour lui venir en aide.

BRIGITTE CHEVET

Lorsque l'on film des gens aussi près de leur vie et de ce qui leur arrive, dans quelle mesure n'est-on pas en train de modifier aussi ce qu'ils vivent ?

RAKSHAN BANI ETEMAD

Bien sur qu'on change le cours des choses. Pour le documentaire Pour qui faites-vous ces films ? ,

Rakhshan Bani-Etemad

NOS TEMPS

Désir de film # 17- p. 9

j'ai rencontré plus de quatre-cents familles très pauvres, que l'on avait déplacé dans des maisons pour deux mois, mais qui y sont restés treize ans ! Je l'ai signalé à la mairie de Téhéran qui est allé enquêter. C'était un lieu où il y avait aussi beaucoup de drogue, de meurtres, etc. Notre équipe a été attaquée à plusieurs reprises, dans ce quartier, parce que l'on savait que j'étais à l'origine de cette enquête. Mais il fallait bien, que cette poche, cette zone de non-droit, puisse s'ouvrir. Dans *OUR TIMES*, le propriétaire de l'agence immobilière nous a dit lorsqu'il licencie Arezoo, que c'est de notre faute, simplement parce que nous faisons un film sur elle. C'est dit dans le film. Il a profité de la présence de la caméra pour justifier de la licencier.

PHILIPPE BARON

Au montage, vous avez choisi de garder cette mise en accusation... J'ai remarqué que dans plusieurs de vos films, il y a des moments où les gens se tournent vers la caméra et disent : "Arrêtez de filmer !" ou "Mais cela ne sert à rien !"...

RAKHSAN BANI ETEMAD

Le propriétaire de l'agence immobilière a même bousculé très violemment la caméra. Le rôle, la responsabilité de la caméra, en Iran, est très important.

CHRISTINE GAUTIER

Cette séquence de l'agence immobilière arrive à la fin du film. Et le patron dit à Arezoo : "maintenant tu es une vedette", comme si le message était de dire à toutes les femmes qu'elle ferait mieux d'être discrètes.

RAKHSAN BANI ETEMAD

En effet, j'ai mis cette scène de l'expulsion à la fin, pour laisser la porte ouverte, pour montrer

que rien n'est terminé, que nous ne savons rien des problèmes qu'Arezoo aura à affronter demain. Dès qu'elle a l'assurance d'avoir trouvé une maison, elle se rend à son travail et tout à coup le perd. C'est un éternel recommencement.

PHILIPPE BARON

Cette présence affirmée du cinéaste est en contradiction avec une autre école documentaire où on s'efforce de ne pas montrer que le cinéaste est là, où on ne laissera jamais un micro dans le champ. Vous affirmez votre implication ?

RAKHSAN BANI ETEMAD

Je travaille toujours avec une équipe très réduite. Lors du tournage du documentaire de 90' Pour qui faites-vous ces films ? J'étais tellement impliquée que je n'osais même pas couper la conversation pour parler aux techniciens. Dans *OUR TIMES*, lorsque le propriétaire s'en prend à la caméra, c'est à moi qu'il s'en prend. Je fais corps avec la caméra.

CHRISTINE GAUTIER

Qu'en est-il actuellement du port du voile en Iran ? Est-il obligatoire ? Dans le film, on le voit porté de façon libre, par votre fille, mais qu'en est-il ?

RAKHSAN BANI ETEMAD

Avant la Révolution, il n'était pas obligatoire. Depuis 1979, il est obligatoire à partir de huit ans. Dans le sud, les gens assez religieux et les femmes âgées portent le tchador qui est un immense drap noir, mais les jeunes filles, les jeunes femmes, portent plutôt le foulard.

BRIGITTE CHEVET

En voyant vos films, on sent que les choses sont en train de changer en Iran. Comment voyez-vous

Rakhshan Bani-Etemad

NOS TEMPS

Désir de film # 17- p 10

l'évolution politique de votre pays ?

RAKSHAN BANI ETEMAD

La situation est très tendue. Il y a une lutte assez forte, au sein du gouvernement, entre les réformateurs et les conservateurs. Par ailleurs, il y a 65% de la population qui a moins de vingt-deux ans. Les dirigeants du pays sont des gens âgés et pour la plupart traditionalistes. Et puis, on sait ce qui se passe en Afghanistan, au Pakistan, on va bientôt savoir ce qui se passe en Irak (cet entretien a été réalisé un mois avant le début de la guerre des américains en Irak - ndlr). L'Iran est aussi le carrefour des trafics de drogue qui viennent d'Afghanistan. Il y a aussi des gens, en Iran, qui sont contre l'application de la loi religieuse. Je ne sais pas comment dépeindre une situation aussi explosive...

JEAN-FRANÇOIS LE CORRE

Dans cette situation explosive, j'ai quand même l'impression que le documentariste est plus libre, a plus d'espace de liberté que le journaliste ou l'écrivain.

RAKSHAN BANI ETEMAD

Tu es sûr que tu parles vraiment de l'Iran ?...

Si je voulais parler de tout ce dont j'ai envie de parler, je suis sûre que j'aurais des problèmes.

HUBERT BUDOR

Est-ce que les personnes qui sont filmées prennent aussi un risque ?

RAKSHAN BANI ETEMAD

Oui. Mais j'essaye de leur en parler et surtout, je précise bien lorsque je montre le film, que c'est moi la responsable de ce que l'on voit et entend à l'écran. C'est un rapport de confiance que j'ai avec les gens que je filme.

EMMANUEL AUDRAIN

J'ai été impressionné, en voyant le film hier soir, avec les sous-titres en français, par la façon dont le cinéma est une langue universelle. Il y a un moment où l'on voit bien que c'est très difficile pour Arezoo, et à ce moment-là, tu lui dis : on va parler des moments heureux que tu as vécu... Là c'est à la fois universel et d'une humanité magnifique...

RAKSHAN BANI ETEMAD

Je suis heureuse que vous me disiez cela. Dans la scène juste avant celle que vous évoquez, on est en voiture et il y a une musique diffusée par la radio, une musique de ma génération, on passe beaucoup de musiques qui datent un peu à la radio, c'est un poème d'amour. En réécoutant cette musique, je me demandais si un spectateur autre qu'iranien pourrait ressentir cette force et cette manifestation d'amour qu'il y a dans cette scène. Je suis donc très très heureuse que vous l'ayez perçue.

HUBERT BUDOR

Je voudrais revenir sur des moments moins heureux. Est-ce que vous pourriez nous parler de la future guerre en Irak qui va avoir lieu à la frontière de l'Iran ?

RAKSHAN BANI ETEMAD

Un journaliste américain m'a posé la même question. Je lui ai répondu que si, au troisième millénaire, la réponse au terrorisme de la part d'un pays évolué était la guerre, eh bien, il y a beaucoup de soucis à se faire et de honte à avoir. Durant mon récent séjour aux Usa, j'ai vu à la télévision, des reportages sur des familles qui pleuraient lors des départs des soldats au Koweït et en voyant cela je me demandais comment étaient les familles irakiennes au même moment. J'ai pensé à ce que nous avons vécu il y a dix ans, alors que c'était nos

Rakhshan Bani-Etemad

NOS TEMPS

Désir de film # 17- p. 11

enfants qui allaient se battre en Irak. C'est toute l'interrogation qu'il nous faut avoir sur la bêtise humaine... Je me rends compte que rien n'est jamais gagné après une guerre. Les conséquences de chaque guerre sont nulles. Il n'y a que

nous et nos enfants qui perdons. Il y a eu beaucoup de morts pendant la guerre Iran-Irak, et je sais, aujourd'hui qu'aucune famille iranienne ne souhaite ce qui risque de se passer pour les familles irakiennes.

Remerciements à Philippe Niel, Eric Gouzannet, Hussam Hindi, Films en Bretagne.

Filmographie

HORS LIMITE (1987)

LE CANARI JAUNE (1988)

L'ARGENT ÉTRANGER (1989)

NARCISSE (1992)

LE VOILE BLEU (1995)

LA FEMME DE MAI (1998)

SOUS LA PEAU DE LA VILLE (2001)

NOS TEMPS (2002)

GILANE (2005)

MAINLINE (2006)

NOUS SOMMES LA MOITIÉ DU PEUPLE (2009)

Rakhshan Bani-Etemad

NOS TEMPS

Désir de film # 17- p 12

Fiche film

DOCUMENTAIRE - IRAN - 2002 - 65'

Réalisation : RAKHSHAN BANI-ETEMAD

Image : SOHEIL NORUZI

Montage : PIRUZ KALANTARI, MOHSEN ABDOLVAHAB, NAVA ROHANI

Source : SHERAZAD FILMS